

Anna Kessou

L'ÉTRANGE PENSION DE MRS SCRAGGE
Premier Tome de la série Les enquêtes d'Antoinette

Ce livre a été publié sur Amazon.com
Kobo.com et
Bookelis.com

© Anna Kessou 2018

Tous droits de reproduction, d'adaptation, et de traduction
intégrale ou partielle réservée pour tous les pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu
de ce livre.

Tous droits réservés. Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les
personnages, les lieux et les incidents sont utilisés de façon
fictive. Toute ressemblance avec des événements réels ou des
personnes, vivantes ou décédées, est une coïncidence.

Couverture : Elise Vitasse ©

table des matières

Note de l’auteur	5
Prologue	6
Chapitre 1	9
Chapitre 2	21
Chapitre 3	34
Chapitre 4	47
Chapitre 5	60
Chapitre 6	71
Chapitre 7	82
Chapitre 8	93
Chapitre 9	104
Chapitre 10	114
Chapitre 11	125
Chapitre 12	129
Chapitre 13	136
Chapitre 14	151
Épilogue	162
À propos de l’auteur	164

Antoinette n'est pas l'employée modèle de la CLEAN, une agence de nettoyage dirigée par l'énigmatique Monsieur Anselme, un ancien directeur de la sécurité...

A chaque nouveau client, une enquête à résoudre. Avec son inséparable collègue, Mireille une Hollandaise à la langue bien pendue, elle va sillonner villes et campagnes et venir en aide même à ceux qui n'ont rien demandé !

Dans ce 1er épisode, découvrez :

- Comment Antoinette, nurse anglaise charmante, mais un peu cynique est devenue femme de ménage à la CLEAN
- Comment arriver à la tête d'un trafic de cocaïne colombienne
- Pourquoi les diamants sont les meilleurs amis des femmes et des pirates
- Et que tous les souterrains mènent aux bibliothèques

Alors, remontez votre plaid, ajoutez une bûche dans la cheminée et faites chauffer la bouilloire. Vous reprendrez bien un peu de fantaisie et de suspense avec votre Earl Grey ?

Vous êtes prêt ?

note de l'auteur

L'étrange pension de Mrs Scragge est le prequel de la série les enquêtes d'Antoinette. Antoinette est une enquêtrice amatrice d'à peine quarante ans, célibataire, britannique de cœur et d'origine caraïbéenne.

C'est un roman d'environ 40000 mots (environ 160 pages imprimées). En lisant ce premier opus, vous découvrirez comment tout est arrivé, ce qui a fait d'Antoinette ce qu'elle est aujourd'hui. Les autres épisodes de la série peuvent être lus indépendamment. Cependant, certains éléments présents ici sont indispensables à la compréhension globale de l'intrigue.

Cet ouvrage est disponible en téléchargement gratuit au format ebook.

J'espère que vous prendrez autant de plaisir à le lire que j'en ai eu à l'écrire.

Si vous relevez une coquille, une faute d'orthographe, dans un souhait d'améliorer ce livre, vous pouvez formuler vos remarques ici :

lesenquetesdantoinette@gmail.com

Prologue

C'est le onze octobre. Une tente pergola s'installe chez Lady et Lord Roadchester à Garvish dans le Somerset, à l'ouest de Londres.

Une couette de verdure ocre et rouge essaie de réchauffer l'automne. Elle joue à cache-cache avec la brume fiévreuse, plus épaisse qu'une purée de pois. Roadchester Castle, vieux de mille ans, se dresse de toutes ses pierres crénelées et ses tourelles gothiques au milieu de la douce campagne anglaise. Aujourd'hui la forteresse, drapée dans sa sévérité, s'indigne du temps qui passe.

La pelouse aussi rase qu'un terrain de golf a remplacé la forêt et la piscine turquoise s'est substituée aux eaux profondes des douves.

J'inspecte les préparatifs de la grande fête donnée en l'honneur des dix-huit ans d'Edward Roadchester. L'héritier d'une grande famille britannique. Aujourd'hui tout a le goût des dernières fois. J'en ai fini de ce métier de nurse. À 18 ans, le dernier des Roadchester n'a plus besoin de nounou ! Ça tombe bien : aujourd'hui, j'ai mieux à faire. J'ai envie d'être mon propre patron, de diriger une affaire, comme une agence immobilière, par exemple. Je me suis toujours occupée des autres, alors je sais ce qui leur plaît.

Le chef Bastien a rassemblé sa brigade pour l'occasion. Tous se mettent à l'œuvre, tous se tiennent aux aguets. Depuis le matin, les commis apportent les légumes, les marmitons émondent les tomates et quand la nuit vient, les regards s'arrêtent sur une masse compacte de plus de cent kilos de victuailles : petits fours, brochettes et mignardises bien serrés et bien alignés à la place des aliments en vrac quelques heures plus tôt.

Chacun est à son poste et sait ce qu'il a à faire, tout étincelle sous les projecteurs.

Tout est en ordre et le chef Bastien passe sa brigade en revue, sans crainte, car son tablier est propre et sa cuisine d'appoint tout autant. Non, cette fête ne sera pas son Vatel. Même s'il est aussi gros que le célèbre chef de Louis XIV. Avec un tempérament sanguin, à presque cinquante ans, il n'a d'autres préoccupations que sa réputation. La visibilité et la notoriété dans le tout Londres le laissent dans l'indifférence la plus totale et aujourd'hui, à l'apogée de sa carrière, ce qui compte avant tout, c'est son souci du travail bien fait.

« Eh bien, Bastien. C'est superbe ! »

Le chef apprécie le compliment comme on déguste un chocolat avec son café.

« Ah, Antoinette ! Certainement... On ne dénoterait pas au Crillon. Goûtez-moi ça. »

Il m'enfourne une bouchée au bœuf Wagiu et à la truffe blanche italienne.

« Hum... Sacré challenge, lâché-je entre deux mastications.

— Quoi ? Organiser un barbecue géant en respectant le thème Gatsby le magnifique ? Pensez-vous ! Entre nous, quelle ironie ! Quand on sait que le grill est apparu aux États-Unis dans les années 50 et que...

— Ils arrivent ! » crie une serveuse.

Le chef, rouge d'émotion, court à l'intérieur du chapiteau et dans le silence ordonne les hostilités.

Toute la mécanique s'imbrique, parfaitement huilée. Comme des automates, chacun se croise sans se heurter, dans un bal mystérieux.

La musique et les conversations montent du bord de la piscine. Le roi de la fête n'arrivera pas avant au moins une demi-heure.

Les premiers invités s'avancent vers le buffet. Je reste en retrait et observe la scène.

« Alors moi depuis que je me suis mise aux graines, je revis !

— Tu n'es plus végétaliste ?

— Bien sûr que si. La simple idée de la viande me fait vomir... »

Chapitre 1

1

Le manoir a revêtu son costume d'Halloween. Les décorations et LED flashy transforment l'immense porte tout en bois et en ferrures en bouche géante à l'agonie.

À l'intérieur, une fourmilière de domestiques s'organise : file de droite pour entrer, file de gauche pour sortir. Chargés de plateaux, de verres et de bouteilles, leurs pas résonnent sur les dalles de la grande allée, passent devant l'escalier central pour atterrir aux cuisines, tout au bout.

Je sors de la file et j'ajuste ma veste de tailleur et mes cheveux dans le miroir rond à l'entrée des cuisines, un stratagème pour voir arriver les patrons. L'image déformée comme dans la galerie des Glaces reflète de grosses cuisses, de gros seins, un ventre énorme surmonté d'une tête boursouflée à la peau bis. On dirait un orque en costume deux pièces. Je reconnais quand même ces petits yeux noirs en amande que mon chignon serré tire encore plus vers les tempes et je souris. Même si j'ai dix kilos en trop, je suis autrement plus agréable à regarder que cette monstruosité. J'offre l'image rassurante et généreuse d'une bonne nanny. C'est décidé : une fois quitté mon job, je me remets au sport.

Devant le goulot d'étranglement de la cuisine, chacun se cède la place avec une déférence presque comique.

Ma contemplation dans le miroir a créé un bouchon.

« Je vous demande pardon, Mistress. »

Je rentre dans la cuisine, puis l'afflux reprend son hégémonie. Les cuisines sont ridiculement petites par rapport aux dimensions du manoir. Comme si l'estomac, la cuisine de la

maison, ne revêtait que peu d'importance. Seul comptait l'esprit et ce qui vous élevait de la terre : les jambes, les fondations.

À l'opposé de la porte, la cheminée, encore éteinte en cette saison à côté de la petite porte de service, un large évier sur la gauche en dessous d'étroites fenêtres à carreaux et à droite, les étagères, le piano de cuisson et la porte du cellier. Au plafond se balancent toutes sortes d'accessoires et d'objets divers qui rabaissent sa hauteur et contribuent à donner une dimension humaine et chaleureuse à la pièce.

Gentry le majordome et Isabella, l'une des cuisinières, deux collègues de longue date, discutent à la table centrale. Leur niveau d'activité détonne parmi l'effervescence ambiante.

« Allez ! Un peu d'enthousiasme ! Ce n'est pas tous les jours qu'on fête ses dix-huit ans.

— Excuse-nous de ne pas sauter au plafond, mais qu'y a-t-il de réjouissant ? Hum ? Savoir que maintenant c'est à cet affreux résidu de soirées trop arrosées que nous allons rendre des comptes ? Vraiment ? Ah oui ! C'est vrai. Toi, tu as l'habitude, ça fait quinze ans que tu pratiques ce sport ! » raille la cuisinière, cynique.

Isabella, malgré sa silhouette charpentée, sa teinture ébène et son prénom méditerranéen, tire ses origines de l'East End de Londres. Son accent cockney du nord de la Tamise la trahit lorsqu'elle est énervée ou excitée. Mais comme elle aime le répéter : « l'exotisme et la cuisine italienne font toujours rêver ».

« Même pas. Tout ça c'est fini pour elle, c'est peut-être ça qui la réjouit, ajoute Gentry avec son air pincé.

— Comment ça fini ? Tu penses que maintenant que l'autre boutonneux est majeur, ils vont la virer ?

— Non. C'est elle qui s'en va ! »

Eh ! Oh ! Je suis là ! Arrêtez de faire comme si j'étais invisible !

« Gentry, ce n'est pas encore fait !

— Ouuh là ! Attendez là, les cachottiers, vous en avez trop dit. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ne me dis pas que les Roadchester t'ont mise à la porte ? s'inquiète Isabella.

— Meuh non. Calme-toi et ne parle pas si fort. C'est moi qui m'en vais. Je suis sur une affaire : une agence immobilière sur Main Street, mais rien n'est encore concrétisé.

— Pfiou ! Tu vas devenir ton propre patron ? Tu m'embauches quand ?

— Avant d'embaucher, il faudra faire tourner la boutique et surtout réunir les fonds pour acheter le local, tempère Gentry.

— Tout à fait. D'ailleurs, j'ai rendez-vous avec un investisseur, je dois vous laisser.

— Ça y est. Tu nous abandonnes aux mains de cette créature démoniaque que tu as contribué à créer : Edward le morveux ! »
Je secoue la tête, désabusée.

« Tout va très bien se passer et si cette fête dégénère, on prendra des extras.

— J'espère bien, je ne couvrirai plus ses frasques immondes comme la dernière fois », ajoute Gentry en passant la main sur ses tempes argentées.

À cinquante-cinq ans, une discipline d'ascète le maintient dans une forme olympique à moins que ce ne soit sa posture : rigide en toutes circonstances comme s'il présentait, à chaque mouvement, des poses de bodybuilder.

Seules les poches sous ses yeux trahissent de longues nuits au service de la noblesse britannique : trois générations au moins.
« Prévoyez quand même des seaux ou des récipients profonds : on annonce une vague vomitique près du buffet... »

Je passe devant les tableaux de famille dans le grand couloir de l'entrée pour rejoindre l'extérieur. Autant de figures fantomatiques qui complotent au-dessus de vos épaules. Les portraits de Lord et Lady Roadchester me lancent des regards outragés. Bah, simple illusion d'optique. Allez, en piste !

2

Le brouhaha de la fête s'amplifie, les rythmes sourds, la musique électro. En moins d'une heure, le buffet est dévasté et les invités bien éméchés. Plusieurs bibelots en porcelaine de Sèvres ont servi de cendrier que je débarrasse au passage. Je récupère quelques bouteilles vides ou renversées sur le chemin de la piscine.

La piscine ! Un cadeau démesuré de Lady et Lord Roadchester pour les huit ans d'Edward, à la hauteur de leurs absences répétées, une signature au bas de leur démission.

De gros ballons translucides et fluo flottent à sa surface. C'est Luis, le jardinier qui va être content en voyant l'état de sa pelouse lundi matin. J'ai intérêt à prévoir une équipe de nettoyage motivée.

Enfin, mieux vaut savoir les invités à l'extérieur.

Je frissonne. Les robes sont courtes et les bras dénudés malgré la fraîcheur et l'humidité. L'alcool permet de supporter les soirées automnales. Les braseros installés un peu partout également. Le DJ sur l'estrade devant la piscine lance ses sons pendant qu'un rappeur essaie de manger son micro. Trois danseuses lui servent de faire valoir. Elles s'agitent coincées dans leurs minuscules bouts de tissu lamé.

Je remonte quelques marches vers le patio intermédiaire. À première vue, la centaine d'invités estimée a fait des petits : au bas mot, trois cents personnes s'amusent pour l'heure, dans la limite du raisonnable.

Edward est attablé à un salon de jardin. Il me fait signe de venir.

« Ah, Tina, te voilà ! Je suis super content. »

Avec son visage poupon et son physique de footballeur, on lui donnerait le Bon Dieu sans confession. Moi, je sais qu'il a perdu toute candeur et naïveté dès l'âge de huit ans. Depuis, il obtient tout ce qu'il veut. En dépit d'un complexe d'infériorité dû à son mètre soixante-cinq, il possède l'ego d'un chanteur d'opéra.

Edward claque un gros baiser sonore sur ma joue. J'en profite pour lui glisser à l'oreille :

« Il y a un paquet qui t'attend dans la cuisine. »

Il me regarde, les prunelles brillantes. Pas autant que quand il m'a obligée à lui avouer le cadeau de ses parents : une Bentley décapotable.

Malgré ses nombreux défauts, Edward est un garçon poli. Il me présente aux personnes attablées : une bimbo blonde avec les yeux en forme de touche de calculatrice, un homme en costume foncé flanqué de deux répliques plus musclées. Il a un serpent qui sort du col de sa chemise et qui s'apprête à lui manger la joue.

« Miguel, c'est la Tina que je voulais te présenter. Tina, Miguel Joja, mon ami et investisseur mexicain. »

« Bonsoir, mademoiselle Tina. Edward m'a beaucoup parlé de vous.

— Je préfère Antoinette...

— Oui, je suis le seul à avoir le droit de l'appeler comme ça, m'interrompt Edward.

— Alors comme ça vous voulez vous lancer dans les affaires ? C'est peu courant pour une nurse.

— Vous parlez comme ma banque. Oui, j'essaie d'acquérir une agence immobilière sur Main Street. Je voudrais voler de mes propres ailes. Je connais bien le coût des choses et je sais les mettre en valeur. Je suis sûre que je peux réussir.

— Malheureusement en affaires comme en amour, la volonté ne suffit pas.

— Hum... Je suis d'accord, mais comme je vous l'ai dit, je connais bien mon sujet...

— Et pourquoi ce cher Edward ne vous apporte-t-il pas son aide sonnante et trébuchante ? Vous avez besoin de combien au fait ? »

Aïe ! Il est coriace le Mexicain. J'aurais dû mieux me préparer. Je pensais que ça allait être un de ces mondains qu'Edward a l'habitude de fréquenter. Ceux qui dépensent leur argent comme on arrose une pelouse anglaise en plein mois d'août. À la place j'ai affaire à un entrepreneur averti. Quelle erreur !

« Oh ! Tu sais, on ne mélange pas la famille et les affaires, Joja. Imagine si tous mes domestiques venaient me demander l'aumône ? »

Les yeux de Joja se plissent comme ceux d'un reptile.

Le silence s'installe pendant quelques secondes qui s'étirent jusqu'à en devenir gênantes. Puis, il éclate de rire et découvre des dents aussi blanches que fausses. Il tape fermement dans le dos d'Edward qui recrache son Mojito et tend un index manucuré dans ma direction. Je prendrais bien un verre également. « Miss Antoinette, vous n'avez pas bien fait votre travail ! Tss, non, non, non. Ce garçon est un vrai goujat.

— J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir, Monsieur Edward recèle des qualités insoupçonnées.

— Insoupçonnées, c'est ça.

— Hé ! Arrêtez de parler comme si je n'étais pas là !

— Oui, ce n'est ni le lieu ni l'endroit pour discuter affaires. Ça me plaît bien cet état d'esprit conquérant. Moi aussi je suis parti de pas grand-chose et puis j'ai une petite fille que je ne voudrais surtout pas voir devenir une graine de voyou comme Edward, peut-être que...

— Oh, j'en ai fini avec les enfants, Monsieur Joja. »

Aujourd'hui, la perspective d'élever le rejeton d'une grande famille me donne une poussée d'urticaire.

« Nous pourrions en reparler lundi à mon hôtel, me dit Miguel Joja en me tendant sa carte, je suis descendu au St Ermin's. Vous connaissez ? »

Si je connais cet établissement m'as-tu-vu à 300 livres la nuit ?

Une serveuse arrive avec un plateau et pose les boissons à même la table en bois.

« On ne vous a jamais appris ce qu'était un dessous de verre, mademoiselle ? »

Edward me tend mon cocktail :

« Allez, détends-toi Tina, aujourd'hui c'est la fête. Je suis libre ! C'est moi le patron ! Wou-Hou ! »

Bon, Edward semble bien occupé avec sa bimbo qu'il appelle Nanny. Avant que mes rétines ne prennent feu, je quitte les lieux.

J'arrive dans ma chambre du quartier de l'intendance où vivent les employés de maison des Roadchester, sur Holland Park.

Tout est calme. Dans ce quartier de Londres, le samedi soir, passé vingt-deux heures, le citoyen discipliné rentre chez lui pour jouer aux cartes ou regarder la télé. Je trouve ça plus pratique contrairement à Gentry qui vit dans son deux-pièces à Brick Lane. À presque minuit, quelques lumières s'accrochent aux fenêtres, paupières alanguies et vacillantes prêtes à sombrer dans un repos bien mérité. Après cette longue journée, je pars en chasse d'un sommeil aussi désiré que mes rêves d'agence immobilière et de nouvelle vie. Pourtant dès que je les touche, ils semblent s'évanouir derrière un écran de fumée. Il ne me reste que la perspective de mon entretien avec Joja lundi matin.

3

Je me réveille ce dimanche en même temps qu'un soleil timide et hasardeux. Ses maigres rayons jouent à travers les branches de l'érable rouge planté devant l'immeuble.

Ma priorité dès à présent : évaluer les dégâts et mettre tout en œuvre pour limiter la casse. On pourrait croire qu'après quinze années au service d'un des plus grands fêtards du Royaume-Uni, plus rien ne m'étonne. Mais Edward pousse toujours plus loin l'ingéniosité.

Edward a commencé à aimer la fête vers dix ans. Je sais, c'est tôt. Il n'y avait pas d'alcool, juste l'envie de sécher les cours et de traîner dans les parcs. Il détestait être seul. La première fois que je l'ai retrouvé saoul, il avait treize ans. Je l'avais surpris dans la buanderie avec la fille du pharmacien et il avait vomi sur mes chaussures suite à mes réprimandes. Après que Lord et Lady Roadschester aient été prévenus, j'ai cru que les claques de son père et l'indifférence de sa mère le marqueraient un moment. Bizarrement, ça n'avait fait qu'accélérer les choses. Et depuis, les surprises n'avaient d'égal que mes stratagèmes pour le couvrir. Qu'a-t-il bien pu inventer aujourd'hui ?

Dans le taxi qui me ramène à Garvish, j'appelle le propriétaire de l'agence immobilière de Main Street. J'ai tellement peur que l'affaire ne m'échappe alors que maintenant j'ai presque trouvé un investisseur. Et tout ça grâce à Edward. Finalement, ce n'est pas un si mauvais bougre.

La fête a laissé des traces : le jardin ressemble à une bataille après le dernier assaut, encore fumant des combats de la veille. Je passe devant la Bentley d'Edward, côté cour. Au sol, près de la banquette arrière, gît mon cadeau toujours dans l'emballage. Petit ingrat !